

Jean Royer, ce compagnon veilleur

Gérald Gaudet

Number 156, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93441ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaudet, G. (2019). Jean Royer, ce compagnon veilleur. *Les écrits*, (156), 133–137.

GÉRALD GAUDET

JEAN ROYER, CE COMPAGNON VEILLEUR

Il avait écrit :

«Tu reviens seul
rencontrer les autres
un à un, dans la paix
de l'âme et du corps
réunis sans rancune –
à peine une cicatrice
pour la preuve du non-lieu.

Ton regard porte
le goût de l'infini
qui induit l'amour
sans sa guerre.

Tu reviens pour la paix,
passager des lumières^[1]. »

Miron l'avait bien dit : « Les poètes de ce temps montent la garde du monde. »

Jean Royer, mieux que tous les autres, plus que nous tous, aura été ce gardien essentiel comme poète, essayiste, journaliste culturel, critique littéraire tant cette « âme littéraire^[2] », si bien nommée par Étienne Beaulieu, il aura su la reconnaître, la nommer et la faire sentir.

Bien sûr, à la fin de sa vie, alors qu'il était malade, qu'il avait cessé d'être journaliste et de porter la parole des autres sur la place publique, sa voix était devenue plus personnelle, son questionnement plus fondateur d'être encore. L'âme qu'il interrogeait et rendait présente, alors qu'il se savait plus que nous tous passager en ce monde, se faisait plus intime. Dans les entretiens, comme lecteur et comme journaliste, il avait été un homme en attente, en attente de réponses. Il est resté cet homme-là jusqu'à la fin.

[1] Jean Royer, *Des âges solitaires*, Trois-Rivières, Les Écrits des Forges, 2008, p. 47.

[2] Étienne Beaulieu, *L'âme littéraire*, Montréal, Éditions Nota bene, coll. « La ligne du risque », 2014.
(Cette note ne contient aucune référence à la page où se trouverait la citation.)

Il avait écrit : « Quelle mémoire nous attend ailleurs / sachant que nous y serons^[3]. » Il avait aussi écrit : « Dans l'autre nuit / Tous les tiens / qui n'attendent plus // Que toi / Dernier pèlerin / De ta vie^[4]. »

Sur son lit d'hôpital, il était en attente, mais son attente était une réponse à une autre attente avec laquelle la sienne ne pouvait que se confondre.

Il avait dit : « Je suis rendu là », puis il avait confié : « Ma mère nous avait dit : “Je vais vous attendre.” » Je lui avais alors demandé s'il était croyant, il m'avait répondu : « Non. » Et je l'avais encore questionné. Que pouvait bien être ce lieu où elle attendait les siens ? Il avait eu comme réponse ce qu'il avait déjà désigné dans ses livres comme le silence, l'absolu mystère, l'inconnaissable. Dans ses poèmes, il avait déjà parlé de « l'obscur mémoire ». Il avait d'ailleurs écrit : « Entre la nuit et le jour, comme entre elle et moi, il n'y a pas de frontière^[5]. »

Il me plaît de penser que dans cette traversée et cette attente si souvent évoquées dans sa poésie, dans lesquelles on reconnaît déjà une pensée de l'ultime passage qu'a été le sien et qu'il anticipait, il y a ici la marque de son destin d'homme, le signe d'une présence à soi, aux autres et au monde.

Maintenant qu'on a une œuvre avec nous, devant nous, impressionnante par sa diversité et par l'esprit qui l'anime sous toutes ses formes, maintenant qu'on connaît presque la totalité d'une démarche d'homme et de poète, on peut se demander ce que peuvent bien vouloir dire aujourd'hui les titres du début *La parole me vient de ton corps* puis *Nos corps habitables*, tellement marqués par l'esprit et l'imaginaire des années 1960, celui des Gaston Miron, Roland Giguère et Gatién Lapointe notamment.

Il savait déjà qu'il y a quelque chose « d'inexaucé » et « d'inassouvi » dans toute vie – et au Québec ; il avait aussi dit : « Le Québec ne se sera pas dit oui à lui-même, il aura eu peur », il y a donc quelque chose « d'inexaucé » et « d'inassouvi » selon des mots empruntés à Paul Chamberland^[6]. Son poème, sa vie en fait qui se tenait à la frontière de l'amour et de la mélancolie, était fait de résonances. Il se faisait l'écho d'un questionnement plus fondateur qui avait tout à voir avec la naissance. Tout poème le renvoyait à l'origine de toute vie, et à la sienne en particulier, il portait l'énigme de sa naissance avec cette « main laissée dans le ventre de la mère », celle qu'il a appelée « la main cachée ». C'est à cette source-là que prendrait forme le poème, à ce qui manque et qui porte avec lui un « rêve de beauté ». C'est à cette source-là qu'il avait

[3] Jean Royer, *Avant l'autre nuit. Poèmes de veille 3*, Montréal, Éditions du Noroît, 2015, p. 79.

[4] *Ibid.*, p. 24.

[5] *Ibid.*, p. 100.

[6] Cité dans *Des âges solitaires*, op. cit., p. 7.

aussi puisé sa façon d'être avec nous dans l'amitié et sur la place publique comme journaliste et grand écouteur. «Toi la source du poème^[7]» dira-t-il en parlant de la mère. À cette source, il y a un regard, un chant, un chemin, la naissance même de l'amour, de l'amitié, du don, du poème Il avait écrit : «Mémoire de ta présence, / Tu survivras, Mère, / Sur le fil du langage. / Nous sommes les héritiers / De la parole donnée^[8]. » Sa mère avait donné sa parole. Elle avait bien dit : «Je vais vous attendre.»

Dans ses entretiens comme dans ses poèmes ou ses études sur la poésie, il a été le grand écouteur, cet immense veilleur, celui qui attendait, a attendu la lumière qui se tient entre soi et l'autre, entre le monde et les autres, entre les vivants et les morts. Il se préparait à vivre le passage, «à patience d'aimer», oserais-je préciser pour reprendre le premier recueil publié.

S'il est redevenu pour nous tous cet «orphelin du langage» qui «affronte [...] l'infini / Ondoyant des lumières^[9]», s'il est bien cet «absent» qui «défie le temps des autres», s'il savait, s'il a toujours su que sa voix n'était qu'un «héritage provisoire^[10]», cette voix pourrait retentir jusqu'à nous encore puisque ses livres, ses poèmes sont là comme des témoignages de son passage parmi nous et du questionnement qu'il a maintenu. Elle vibre dans sa façon qu'elle a toujours eu d'exister parmi nous à même cette amitié et cette affection tendre qu'il savait si généreusement nous accorder.

Il aimait s'entourer de tous ceux et de toutes celles qui avaient comme lui le sens du voyage. Il a écrit dans son recueil *Des âges solitaires* : «Tous ces visages qui t'habitent à l'infini de la tendresse corrigent les guerres et les peurs de l'autre. Ces femmes, ces hommes qui t'ont donné la main ont monté avec toi la pyramide des âges. Ces êtres fraternels vont t'accompagner de leur paix jusqu'à la dernière nuit. Jusqu'au Rien. Sans la tendresse, il n'y a plus de chemin. Sans l'ardeur de l'enfance, il n'y a pas de regard^[11]. »

Veilleur toujours, il se tenait, selon ses mots, «au clair-obscur / de la traversée des amours / sur la ligne qui unit le jour à la nuit»^[12]. Le jour et la nuit, mais aussi la mémoire de sa vie et la nuit inconnaissable. Le jour et la nuit, mais aussi la présence et l'absence, la parole et le silence, l'effroi et la tendresse, le chant et la rumeur, les peurs de l'enfance et le souffle de la vie, la mélancolie et le temps du poème... Toujours à même le passage qui le mène de soi à l'autre, de soi à la femme aimée, à l'ami fondamental, toujours dans

[7] *Ibid.*, p. 45.

[8] *Ibid.*

[9] *Ibid.*, p. 70.

[10] *Ibid.*, p. 96.

[11] *Ibid.*, p. 12.

[12] *Ibid.*

«la permanence d'un paysage de bonté^[13]» toujours le «regard, l'écoute, la parole», ces «trois chemins de la tendresse, florissant de bontés^[14]».

L'arbre du veilleur. L'arbre et la poésie étaient pour lui inséparables comme pour Mahmoud Darwich qui soutenait que le poète était «le frère de l'arbre^[15]». L'arbre inaugure et ne cesse de grandir. Il est, selon Gaston Bachelard, un symbole intégrateur. Il est eau, terre, feu, air. Il est bien enraciné dans la terre et s'ouvre sur l'infini à son sommet. Il renvoie à cette «exigence verticale» dont nous parlait Saint-Denys Garneau et à cette sève qui donne au vivant son ardeur et son élan.

Si l'arbre et le poète sont particulièrement reliés et si pour le poète qu'a toujours été Jean Royer comme lecteur et comme écouteur, l'arbre est bien chez lui, il en a eu la parfaite intuition, l'arbre du veilleur, on peut encore se souvenir avec Mahmoud Darwich ces mots dans lesquels Jean Royer se reconnaissait: «L'arbre est absolution et veille. Il ne dort ni ne rêve. Mais il garde les secrets des rêveurs. Nuit et jour debout par respect pour le ciel et les passants, l'arbre est une prière verticale^[16].» L'arbre est comme le poème une «représentation de soi». Il nous «invite à une autre réflexion, qui concerne le rapport à soi et à l'autre».

Tous ceux qui l'ont côtoyé, même ces dernières années alors que sa santé se faisait plus problématique, ont pu découvrir avec Jean Royer un homme chaleureux, immensément riche de sa mémoire de lecteur et de poète, enrichissant chacune de nos rencontres de ce petit supplément de tendresse et de lumière riieuse qu'il savait nous rendre à nous tous qui comme lui continuions à avoir foi dans la puissance du langage. Lire, écrire, aimer, parler des livres, se souvenir de ceux et celles qu'il a lus et côtoyés le gardaient vivant et vibrant.

La poésie est création de soi, du monde et d'un langage. Elle est pour Jean Royer, «acte inaugural» et «sentiment de l'éternel^[17]». Avec la poésie, croyait-il, on naît une seconde fois. Bien sûr, il se rappelait les mots d'Anne Hébert dans *Poésie, solitude rompue*, mais aussi de la proposition de Gaston Miron, qui l'aurait particulièrement accompagné dans sa lecture de la poésie et que l'on retrouve dans les cinq tomes qui composent *L'arbre du veilleur*: «Les mots nous regardent / ils nous demandent / de partir avec eux / jusqu'à perte de vue^[18].».

[13] *Ibid.*

[14] *Ibid.*, p. 85.

[15] Jean Royer, *L'arbre du veilleur. Aspects de la poésie I*, Montréal, Éditions du Nord, 2013, p. 18.

[16] *Ibid.*, p. 85.

[17] *Ibid.*, p. 17.

[18] *Ibid.*, p. 12.

Il a été le grand «écouteur», le suprême analyste de notre «âme littéraire». Sans lui, nous n'aurions ni la constance d'un regard ni une telle largeur de vue. Rares sont ceux qui ont tenu le phare avec autant de générosité et de ferveur pendant près de cinquante ans. Il est peut-être le seul.

Cet homme voué et dévoué, ce chercheur de présences, ce penseur de la vie intérieure n'est plus parmi nous. Ses livres restent comme un témoignage. Ils sont des références majeures, incontournables. Le Québec, les écrivains et les écrivaines, leurs lecteurs et leurs lectrices lui doivent beaucoup. Grâce à lui, nous ne pourrions oublier que «la tendresse [peut être] la pensée de l'existence», qu'elle peut être celle du veilleur qui, comme le dirait le poète, cet ami intégral, «va jusqu'au bout de lui-même, sachant le chemin inachevé, inachevable^[19]».

[19] *Ibid.*, p. 193.